sur la collaboration de Lanciani à l'édition de l'*instrumentum domesticum* (*CIL XV*).

Les trois lettres adressées respectivement à Fiorelli (1823-1896), Gabrielli (1832-1910) et Ricci (1826-1896) permettent de compléter certaines notices un peu laconiques des lemmes du *CIL*. Finalement, les billets que le savant allemand, alors âgé de 85 ans, adressa à Mercati, le nouveau *Scriptor Latinus*, nous livrent l'enthousiasme toujours intact de l'organisateur de grands projets, qui est l'une des qualités qui lui valurent le Prix Nobel (1902). Elles nous montrent aussi que même après la mort de son cher de Rossi (1894), Mommsen ne coupa pas les liens avec la Bibliothèque Vaticane et ses trésors manuscrits.

De l'ensemble de la correspondance publiée dans ce livre se dégagent de nombreuses pistes de recherche sur la personnalité de Mommsen et son œuvre : les engagements politiques d'un intellectuel destitué de sa chaire de Leipzig en 1850 par le gouvernement prussien, et qui confie à son ami catholique ses craintes pour l'avenir de leurs patries respectives (p. 26) ; ses jugements sur l'école française et ses méthodes, notamment pour la publication des inscriptions d' Afrique ou les recherches en histoire médiévale ; ou encore l'étude d'épisodes peu connus dans l'élaboration d'ouvrages comme la *Römische Kaisergeschichte* ou ses éditions de textes antiques : le *Codex Theodosianus* et les textes publiés dans les *Monumenta Germaniae Historica* et dans les *Fontes Iuris Romani Anteiustiniani*. L'étude de ces travaux, conceptuellement proches du *CIL*, constitue un filon de recherche particulièrement intéressant : il permet, en effet, de découvrir les fondements de la méthode de Mommsen, qui le poussa à construire, dans divers domaines du savoir, avec une grande ténacité, ces instruments de recherche que sont les *corpora*. On perçoit mieux ainsi les principes fondateurs de cette méthode, garants de son efficacité : l'exigence de l'examen autoptique (l'*oculorum auctoritas*), les critères de distinction entre un *titulus genuinus* et un *falsus uel alienus* et l'intuition qu'il fallait aussi publier les *falsae* ; l'utilisation de tous les *fontes antiqui* ainsi que des sources de la Renaissance (notamment les *codices epigraphici*).

En nous offrant l'édition annotée du *Corpus Litterarum Mommsenianarum* relatif à ses correspondants italiens, M. Buonocore nous montre qu'il a, une fois de plus, parfaitement compris l'enseignement de Mommsen, auquel il rend ainsi un bel hommage.

G. Vagenheim.

Latin tardif. Latin médiéval.

Miguel Ángel Betancor León, Germán Santana Enríquez, Conrado Vilanou Torrano, *De Spectaculis. Ayer y hoy del espectáculo deportivo* : Madrid, Ediciones clásicas, 2001, 214 pages.

Ainsi que le soulignent les auteurs dans leur avant-propos, ce livre est une réflexion sur le sport considéré comme un jeu et un spectacle. Avant d'aborder l'étude des développements d'époque médiévale, moderne et contemporaine de ce phénomène, le premier chapitre est consacré à ses racines antiques et surtout à sa rencontre avec le judéo-christianisme. L'ouvrage s'achève en effet par une édition du *De Spectaculis* de Tertullien et de celui de Novatien.

Dans le premier chapitre, consacré à l'Antiquité, les auteurs rappellent d'abord l'antagonisme entre le judaïsme, puis le christianisme, et la culture hellénique,

pour laquelle le sport et les jeux représentaient un important vecteur de diffusion. Ils soulignent les liens indissociables entre la *paideia* grecque et le système de la cité. L'éducation doit avant tout permettre au citoyen de servir la gloire de sa cité, grâce entre autres à la rivalité sportive. Pour la philosophie antique, le stoïcisme notamment, la *paideia*, dont fait partie l'entraînement du corps, développe un esprit agonistique qui forme la personnalité de l'individu pour les combats de la vie. La pensée hébraïque, orientée vers un but fixé au-delà de l'existence terrestre, est étrangère à ce mode de raisonnement.

Les auteurs retracent brièvement l'hellénisation d'une partie de la diaspora juive à l'époque hellénistique et les résistances rencontrées par cette assimilation, notamment à Jérusalem. Passant ensuite à la culture chrétienne, ils étudient les métaphores empruntées aux compétitions athlétiques pour souligner l'influence, sur les premiers penseurs du christianisme, de notions empruntées à la pensée gréco-romaine.

Une section est plus particulièrement consacrée aux métaphores sportives utilisées par saint Paul, que l'on retrouve chez les Pères de l'Église.

La section suivante étudie la condamnation des spectacles eux-mêmes. Après un rapide retour sur les différences entre l'*agon* grec et les *ludi* romains, les auteurs rappellent les condamnations de ces derniers qui émanaient déjà du monde païen et les confrontent aux attaques des auteurs chrétiens. Pour ces derniers, les jeux ne sont pas autre chose qu'une manifestation diabolique, d'où l'emprunt du terme *pompa*, venu du rituel des spectacles, pour désigner les mauvais anges. C'est la *pompa diaboli*.

Cette expression de Tertullien est l'occasion de présenter une brève biographie de ce dernier, puis d'évoquer son traité sur les spectacles, centré sur la définition des jeux comme une manifestation d'idolâtrie et donc de culte au démon. Les spectacles permis aux chrétiens, outre celui de la Nature, image de Dieu, sont ceux du combat pour la foi des martyrs.

Les positions de Novatien sont calquées sur celles de Tertullien. Chez Novatien, l'influence stoïcienne se manifeste particulièrement par l'exaltation du *logos* à l'œuvre dans la Nature. C'est là le seul spectacle qu'il convient de contempler, outre celui des victoires du Christ.

La fin de ce chapitre est consacrée à la postérité de cette prise de position sur les spectacles chez d'autres auteurs chrétiens, signe de la difficile lutte de l'Église non seulement contre les spectacles païens, mais contre l'attrait qu'ils exerçaient sur ses fidèles eux-mêmes.

Le baptême était pourtant une renonciation à la *pompa diaboli*, comme le souligne la section suivante, qui cite quelques textes en ce sens.

La dernière section du premier chapitre revient sur l'importance des métapho res empruntées au monde du spectacle chez les auteurs chrétiens, malgré la condamnation prononcée contre ces spectacles eux-mêmes.

Tout en apportant une série d'éléments d'information, cette première partie n'évite pas quelques répétitions. En outre, la rigueur de l'exposé est compromise par la confusion, visible dans le titre même de l'ouvrage, entre spectacles et compétitions sportives. De ce fait, les jugements portés par les premiers chrétiens sur des phénomènes aussi différents que le théâtre, les compétitions hippiques, les *agones* du monde grec ou l'entraînement physique lié à la *paideia* ne sont pas clairement distinguées.

Le second chapitre, intitulé « Des jeux aux spectacles sportifs », ne concerne pas les études anciennes. Les thèmes s'y entrecroisent, souvent au détriment de la progression du propos, dans un exposé centré davantage sur les conceptions du

sport et du corps à travers les âges que sur la notion de spectacle elle-même. Il est d'abord question du thème du jeu dans la réflexion théologique. Suit une évocation des rites de la chevalerie, et plus généralement des jeux et des divertissements du Moyen-Age. Les sections suivantes sont consacrées à la place du jeu et de la réflexion sur le jeu dans la société actuelle, à partir des bouleversements apportés par la modernité à l'ordre médiéval. Puis, il est question de nouvelles évolutions de la vision du corps liées l'apparition du thème du cyborg, à la publicité ou aux images virtuelles. La dernière section salue l'émergence d'une « culture du métissage » qui fait du corps un point de départ pour l'acceptation des différences.

Le chapitre trois est composé d'une première section, consacrée à Tertullien et à son époque, d'un second avant-propos traitant des spécificités du *De Spectaculis*, enfin du texte lui-même avec sa traduction en espagnol. Le traité du même nom écrit par Novatien lui fait suite, lui aussi accompagné par sa traduction.

La biographie de Tertullien revient brièvement sur sa formation de lettré païen, avant sa conversion, puis retrace son itinéraire spirituel, s'attardant plus longuement sur ses prises de position montanistes. Ses œuvres sont ensuite passées en revue, regroupées selon trois catégories : les œuvres apologétiques, les œuvres dogmatiques et polémiques, les œuvres ascétiques et pratiques. La langue et le style propres à Tertullien sont ensuite étudiés. L'accent est mis sur le caractère novateur de Tertullien, considéré comme un des créateurs du latin chrétien.

La section consacrée au *De Spectaculis* lui-même, après un nouveau retour sur l'attitude générale des chrétiens par rapport aux spectacles, évoque les sources utilisées par Tertullien. Suit un exposé sur la composition de l'œuvre qui reprend le plan établi par Marie Turcan dans son édition de la collection « Sources chrétiennes ». Sur ce point, les auteurs citent leur source.

En revanche, il convient de souligner que la plupart des développements consacrés à Tertullien, même dans la première partie, sont également empruntés à cette même édition, sans qu'elle soit mentionnée. Quant aux notes qui accompagnent le texte du *De Spectaculis* lui-même, elles ne font que traduire en espagnol, parfois mot pour mot, les notes de Marie Turcan, sans jamais la citer. Le traité de Novatien, qui n'a pas reçu semblable commentaire, est d'ailleurs bien plus sobrement traité.

Anne Bajard.

R. Gonzalez Salinero, *Biblia y polemica antijudia en Jeronimo* : Madrid, Instituto de filologia del CSIC, 2003, 294 pages.

Comment Jérôme peut-il être à la fois le promoteur du retour à l'*hebraica ueritas* et le pourfendeur de la perversité juive ? Comment peut-il en même temps recourir à l'enseignement des rabbins pour justifier sa traduction de la Bible sur l'hébreu et dénigrer l'exégèse rabbinique dans ses commentaires bibliques ? C'est à ces deux questions paradoxales que tente de répondre l'ouvrage de R. Gonzalez Salinero. Celui-ci était bien armé pour aborder les rapports complexes de Jérôme avec le judaïsme, puisqu'il avait déjà consacré une étude antérieure à la polémique antijuive aux IV^e^ et V^e^ siècles (*El antijudaismo cristiano occidental (Siglos IV y V)*, Madrid, Trotta, 2000). Cela n'en faisait pas *a priori* un spécialiste de Jérôme, dont la vie et les activités multiples ont été partagées entre l'Orient et l'Occident. Toutefois, il a su entrer dans l'intimité du moine de Bethléem en s'appuyant avec une grande rigueur sur une très vaste bibliographie en langues allemande, anglaise,

espagnole, flamande, française, italienne et suédoise qui intègre jusqu'aux travaux les plus récents.

Cette bibliographie lui permet de faire le point sur l'état de questions souvent débattues, comme le degré de connaissance de l'hébreu par Jérôme, l'existence de ses différents maîtres juifs (p. 41-52) ou le désaccord relatif sur l'interprétation de l'incident d'Antioche (*Gal.* 2, 11-14) qui domine les premiers échanges épistolaires entre Augustin et Jérôme (p. 189-202). L'auteur n'apporte aucun élément vraiment nouveau dans ces dossiers, mais souligne les points assurés et les limites de certaines hypothèses. Ainsi, il apparaît que Jérôme a eu une maîtrise indéniable de l'hébreu écrit, même si de nombreux indices laissent penser qu'il éprouvait de sérieuses difficultés à dominer cette langue à l'oral (p. 44). L'existence d'au moins cinq maîtres juifs semble incontestable : Jérôme aurait appris d'eux non seulement la langue hébraïque, mais aussi divers aspects de l'exégèse rabbinique (p. 45-51). Quant au dossier de la correspondance entre Jérôme et Augustin, R. Gonzalez Salinero a le mérite de le relire à la lumière de la présence en Palestine de groupes judéo-chrétiens (comme les Nazaréens). Le maintien des rites juifs par ces chrétiens en marge de l'Église aurait constitué une tentation réelle pour les communautés chrétiennes orientales : la conscience d'un tel danger pour l'unité de l'Église peut ainsi expliquer l'intransigeance de Jérôme dans son refus de suivre Augustin, qui l'invitait à revenir sur son interprétation de l'incident d'Antioche (p. 200-202).

Le plan adopté par R. Gonzalez Salinero ne fait pas apparaître directement les paradoxes auxquels l'ouvrage se propose de répondre, mais procède par glissements successifs qui montrent comment l'intérêt de Jérôme pour le texte biblique l'a inéluctablement conduit à défendre l'*hebraica ueritas* contre la tradition de l'Église qui restait attachée à la version grecque des Septante et à rejeter l'exégèse rabbinique comme incompatible avec l'interprétation chrétienne de l'Ancien Testament. Le premier chapitre (« Las etapas del aprendizaje ») présente les rencontres et expériences successives qui ont poussé Jérôme à s'intéresser à l'établissement du texte biblique et à son interprétation et débouche naturellement sur le chapitre deux consacré à la défense de l'*hebraica ueritas* face à ses détracteurs (« *Hebraica ueritas* y apologia antijudia »). Le troisième chapitre (« *Deutérosis* y exégesis cristiana ») aborde la question clé de la polémique avec les juifs : celle de l'interprétation des textes. Jérôme, qui rejette globalement l'interprétation « charnelle » des juifs, établit cependant avec assez de constance une distinction entre le terme *hebraeus* qui présente en bonne part les apports de l'exégèse rabbinique et le terme *Iudaeus* qui en souligne en mauvaise part les limites interprétatives. Le quatrième chapitre (« La victoria cristiana : ruina y destruccion del judaismo ») montre com ment Jérôme, à l'instar de ses contemporains, voit dans la soumission du peuple juif à la puissance romaine les marques de la victoire du christianisme sur le judaïsme et n'envisage le Salut des juifs que dans le cadre de leur conversion au christianisme. Le cinquième chapitre (« La infiltracion judia en el cristianismo ») insiste sur la présence en Orient, et en particulier en Palestine, de communautés judéo-chrétiennes que Jérôme connaît et dont l'activité expliquerait en partie sa virulence vis-à-vis de la Loi juive. Un dernier chapitre (« Al margen de la exégesis : la influencia ascética en la polémica ») trouve dans l'attachement de Jérôme au mode de vie ascétique une cause supplémentaire de son antijudaïsme motivé par l'opposition entre l'ascèse chrétienne et la sensualité des juifs.

L'ouvrage de R. Gonzalez Salinero présente ainsi une bonne synthèse des différents aspects philologiques et exégétiques de la relation de Jérôme avec le judaïsme. Il a le mérite de souligner l'influence sur cette relation du contexte oriental dans lequel Jérôme a vécu plus de la moitié de sa vie. On pourra cependant regretter que l'auteur ne se montre pas toujours attentif au contexte des citations

qu'il invoque ou à la chronologie des œuvres de Jérôme. Ainsi, pour montrer le revirement d'opinion de Jérôme vis à vis de l'utilité du voyage en terre sainte, il cite la *Lettre* 58, à Paulin de Nole, datée de l'année 395, qui déconseille le pélerinage à son correspondant, mais il omet de citer la *Lettre* 53, au même Paulin — tenue par beaucoup comme postérieure à la *Lettre* 58 — qui l'invite, elle, à entreprendre un tel voyage. Peut-être cette omission est-elle due à la difficulté qu'a éprouvée l'auteur à faire entrer ces deux lettres dans sa démonstration en respectant cette chronologie. Mais la difficulté aurait été aplanie s'il avait envisagé, à la suite de P. Nautin (« Études de chronologie hiéronymienne », *REAug* 19 (1973), p. 213-239), une chronologie inverse qui aurait abondé dans son sens. On pourra également regretter que les rapports entre polémiques antijuive et antihérétique ne soit pas envisagées dans un chapitre spécifique qui aurait fait apparaître la constance de l'attitude de Jérôme dans sa défense de l'Écriture et de son interprétation. Je signalerai enfin deux erreurs ponctuelles qui ne remettent pas en cause la qualité d'ensemble de l'ouvrage, mais qu'il convient de rectifier : contrairement à ce que signale la note 1, p. 177, Jérôme n'utilise jamais le terme « *judeochristiano* » (la citation *ut non Iudaei Christiani, sed Christiani Iudaei fiant* ne met pas sur le même plan les termes *Iudaei* et *Christiani*, puisque, dans le premier membre, *Iudaei* est sujet du verbe *fiant* et *Christiani* attribut du sujet, et qu'on relève le même rapport grammatical inversé dans le second membre), mais bien les termes *iudaizantes*, *semiiudaei* ou *semichristiani* pour désigner les communautés judéochrétiennes qu'il tient plus souvent comme des hérésies du judaïsme que du christianisme. Enfin, contrairement à ce qu'affirme la p. 79 qui use de périphrase (« segun el obispo de Aquileya ») pour éviter la répétition du nom de Rufin, ce dernier n'a jamais été évêque d'Aquilée !

Benoît Jeanjean.

Historiae Augustae Colloquium Perusinum. Atti dei Convegni sulla Historia Augusta, VIII (Centro interuniversitario per gli Studi sulla « Historia Augusta ». Università di Macerata e Perugia), a cura di Giorgio Bonamente, François Paschoud : Bari, 2002, 478 pages.

Ce volume, le huitième de la nouvelle série consacrée aux actes des colloques sur l'*Histoire Auguste*, rassemble les textes de vingt-sept communications. Si la recherche des sources, qui occupait beaucoup de place lors des précédents colloques, est encore présente avec une enquête d'A. Baldini sur la tradition historiographique gauloise que représente à ses yeux la *Chronique impériale*, ce volume se distingue par de nouvelles mises au point sur la question quelque peu laissée de côté ces dernières années de l'unicité d'auteur. A. R. Birley donne une synthèse des interprétations existantes des pseudonymes « Trebellius Pollio » et « Flavius Vopiscus Syracusius ». Quant à D. den Hengst, il s'interroge sur la pertinence des études stylométriques consacrées à l'*Histoire Auguste* à partir d'un numéro de *Linguistic and Literary Computing* consacré en 1998 à la question. Malgré les indiscutables progrès réalisés dans ce domaine, la stylométrie à elle seule ne prouvera jamais que l'*Histoire Auguste* est l'œuvre d'un seul ou de plusieurs auteurs. La question de la date est aussi présente à travers les communications de B. Bleckmann sur les guerres civiles, de V. Neri sur le thème de l'*imperator et miles* dans la *Vie de Tacite* et d'A. Lippold sur la légitimation du pouvoir de Constantin à travers son rattachement généalogique à Claude le Gothique. Constantin et Claude le Gothique font également l'objet d'une étude de Ph. Bruggisser sur la représentation de Constantin aux Rostres qui figure sur son arc de triomphe.

À côté de ces grandes interrogations figurent dans ce volume une série d'études plus spécifiques dans des domaines très variés. O. Desbordes met en doute l'identification faite par O. Pecere de la main de Pétrarque sur le *Palatinus Latinus 899*, le plus ancien des manuscrits connus de l'*Histoire Auguste*. Fr. Chausson fournit deux substantiels dossiers généalogiques sur les ancêtres réels ou supposés de Marc Aurèle et de Septime Sévère, tandis que S. Estiot rassemble un fascinant dossier numismatique sur le tyran Saturninus, où l'on voit les faussaires s'en donner à cœur joie à partir des fictions de l'*Histoire Auguste*. D'autres jeux monétaires, cette fois à l'intérieur du texte, sont décryptés par A. Marcone. L'« héracléisme » de Commode ainsi que les pavements de porphyre d'Élagabal et de Sévère Alexandre sont confrontés aux témoignages de l'archéologie respectivement par G. Dareggi et F. Guidobaldi.

H. Brandt étudie le sort réservé à la dépouille mortelle de l'empereur dans la perspective d'une idéalisation ou de son contraire. J.-P. Callu enquête sur la présence de Platon dans l'*Histoire Auguste*, M. Festy apporte une confirmation à l'origine ombrienne de Trébonien Galle et sur le lieu où se déroula la bataille qui opposa Carin à Dioclétien, tandis que K. P. Johne s'interroge sur la réalité et la fiction de l'Elbe et des régions septentrionales de l'océan dans l'*Histoire Auguste*. J. Fündling souligne le rôle des *exempla* dans la représentation d'Hadrien comme réformateur de l'armée. Sont aussi étudiés dans l'*Histoire Auguste* les *ludi gladiatorii* (L. Polverini), la mythologie (R. von Haehling), le sens des pouvoirs conférés en un seul jour à Sévère Alexandre lors de son avènement (F. Lovotti), la tolérance et le syncrétisme du même empereur à propos de son fameux laraire (T. Zawadzki), et l'absence des *Pensées* de Marc Aurèle dans sa biographie (K. Rosen). St. Ratti enquête sur le sens des concepts de *dignitas* et de *maiestas*, que l'influence du christianisme éloigne de leur acception classique liée à la désignation des magistratures, tandis que J. Velaza relève la connotation de suicide liée à l'adjectif *biothanatus* dans la *Vie d'Héliogabale*. Enfin, M. Mayer apporte une nouvelle contribution à l'étude de la tradition hispanique de l'*Histoire Auguste*.

Nul doute que ce volume constitue une contribution importante à l'élucidation d'un texte qui n'a manifestement pas fini de livrer tous ses mystères.

Cécile Bertrand-Dagenbach.

Africa cristiana. Storia, religione, letteratura, edd. Marcello Marin, Claudio Moreschini (« Letteratura cristiana antica — Studi ») : Brescia, Morcelliana, 2002, 304 pages.

En 1816-1817, S. A. Morcelli, de la Compagnie de Jésus, publiait à Brescia un ouvrage en trois volumes, intitulé *Africa cristiana*. En reprenant le titre de cet ouvrage et en faisant reproduire le frontispice de son premier volume sur la couverture de leur recueil, les éditeurs actuels ont voulu rendre hommage à leur prédécesseur et rattacher leur travail au sien. Ce faisant, ils rappellent — s'il en était besoin après la somme magistrale de P. Monceaux, écrite un siècle plus tard, après tant d'études et d'éditions de textes parues depuis — la place éminente de l'Afrique dans les premiers temps du christianisme. Ils ont réuni douze contributions, dont certaines avaient déjà été présentées lors d'une rencontre, à Trente, en 1999. Ils en proposent un classement (p. 8 à 12) qui servira d'armature à l'analyse qui suit.

Cinq d'entre elles sont relatives à l'histoire du christianisme africain, dans ses « déviations » (*haereses*) et sa confrontation avec le paganisme. L'étude fine et

richement documentée de C. Micaelli, *Tertulliano e il montanismo in Africa* (p. 15-49), montre à quel point il nous est difficile de connaître le montanisme. Contrairement à ce que la critique antérieure avait cru percevoir, Tertullien, notre principale source d'information, a toujours gardé une grande autonomie de jugement vis-à-vis de ce courant religieux. Sa théologie trinitaire notamment ne doit rien à la doctrine nouvelle. Celle-ci a servi de caution, plus qu'elle ne les a inspirées, aux positions rigoristes auxquelles le penseur carthaginois était de lui-même parvenu en prenant ses distances avec l'Église et en obéissant à la *spiritalis ratio*. Le donatisme est envisagé à travers l'hagiographie par F. Scorza Barcellona, *L'agiografia donatista* (p. 125-151), et à travers Tyconius et son œuvre par E. Romero Pose, *Ticonio en la historia y literatura cristiana en el norte de Africa* (p. 153-181). Le premier article présente et analyse la *Passio Marculi* et la *Passio Isaac et Maximiani*, récits proprement donatistes, ainsi que plusieurs récits « orthodoxes » remaniés par les donatistes, comme la *Passio Cypriani* : tous ces textes ont un caractère essentiellement polémique et sont dirigés contre les catholiques et les autorités qui les soutiennent. Le second est du plus grand intérêt pour qui veut étudier le grand penseur donatiste : composé par un spécialiste de ce penseur, de son ecclésiologie et de son herméneutique, il contient un *status quaestionis* pourvu d'une imposante bibliographie et rassemble, en vue de la reconstitution du traité perdu sur l'*Apocalypse*, les matériaux (citations et paraphrases) tirés des nombreux commentateurs de Tyconius.

P. Ressa, *Maghi e magie in Arnobio di Sicca* (p. 99-124), et Ch. O. Tommasi Moreschini, *Persistenze pagane nell'Africa del VI secolo : La* Iohannis *Corippea e la questione dei* Dii Mauri (p. 269-301), montrent sous deux aspects très différents la persistance du paganisme en Afrique. La magie occupe une place importante dans la polémique anti-païenne d'Arnobe. Les définitions qu'il en donne, le vocabulaire qu'il emploie, ses références aux mages les plus renommés et sa description des rites magiques révèlent une connaissance précise de ce domaine, fondée sur une érudition étendue (P. R. détecte de nombreuses sources païennes et chrétiennes), et son information est beaucoup plus approfondie que celle de ses contemporains chrétiens. Les cultes berbères sont encore très vivants au VI^e^ siècle, comme on le voit dans la *Johannide* de Corippe, épopée marquée par l'influence des grands poètes classiques latins. Tout en se proposant de souligner le contraste entre la sauvagerie des populations autochtones et la civilisation de l'Empire byzantin, Corippe nous livre, sur ces cultes — notamment sur les *dei Mauri* — et sur leur pénétration par la religion romaine, et même par l'hénothéisme, des informations précises et originales, dont l'authenticité est confirmée par les données de l'épigraphie et de l'archéologie.

Des « sujets à caractère plus étroitement littéraire » sont abordés dans cinq autres contributions. C. Moreschini, *Varia christiana* (p. 51-73), relève les ressemblances textuelles qui permettent de prouver l'influence de Tertullien sur le *De Trinitate* de Novatien (section 1), les citations scripturaires et les idées communes à l'*Aduersus Marcionem*, au *De carne* et au *De resurrectione* du même Tertullien — ce qui souligne l'étroite parenté des trois traités (section 2), les lieux communs païens exploités par saint Cyprien (section 3). Enfin (section 4), il traite d'un thème cher à Arnobe : le polémiste africain s'élève contre les mythes et leur interprétation par les philosophes, tantôt allégorique, tantôt littérale, et semble donc ne pas avoir pris conscience, ou connaissance, que les chrétiens s'inspirent déjà de cette méthode dans leur lecture de la Bible. M. Veronese, *« Paulisper te crede subduci in montis ardui uerticem celsiorem » (Cypr.* Don. *6). Alle radici di un'immagine ciprianea* (p. 75-98), étudie, tant dans les littératures grecque et latine que dans la Bible, le *topos* de la montée sur une hauteur, lieu d'observation, de révélation, de

contemplation ou de retour sur soi. Ce thème, rattaché dans *l'Ad Donatum* à l'expérience du baptisé, prend une valeur nouvelle : c'est par la grâce du sacrement reçu, et non par une incantation ou une élévation de l'âme, que le baptisé peut découvrir, du haut de son observatoire, ce que vaut réellement le « siècle ».

Ce sont deux aspects de la rhétorique de saint Augustin qui sont envisagés, l'un par M. Marin, *Aspetti dell'omiletica agostiniana : il pubblico* (p. 183-200), l'autre par F. M. Catarinella, *Confutazioni epistolari : il caso* Firmus *(Aug.* Ep. *2*) o della conversione differita* (p. 221-239). M. Marin présente un échantillon de sermons sur des sujets différents, prononcés en des occasions différentes, pour montrer comment le prédicateur met en pratique les règles énoncées dans le *De catechizandis rudibus* et le *De doctrina christiana* et adapte son style à la matière à enseigner et au public auquel il s'adresse et dont il suit manifestement les réactions, le but de l'orateur chrétien étant de convertir les intelligences, les cœurs et les comportements. F. M. Catarinella analyse la réponse d'Augustin (lettre retrouvée par J. Divjak) à trois lettres dans lesquelles Firmus, un notable de Carthage, expliquait pourquoi il différait le moment de son baptême. L'épistolier utilise avec virtuosité le procédé éristique qui est celui d'Origène dans le *Contre Celse* et le sien propre dans sa polémique anti-donatiste ou anti-pélagienne : il reprend point par point les arguments de son adversaire pour les réfuter, voire même les retourner, sans hésiter à jouer sur les mots. S. Petri, *Il* Contro Eutiche *di Vigilio di Tapso et il suo tempo* (p. 255-268), reprend la question controversée de la date du *Contra Eutichetem*. Elle pense que le traité est postérieur à 458, car elle y décèle l'influence d'une lettre de Léon le Grand datée de cette année-là. En confrontant étroitement le texte à la situation politique, elle propose la fourchette 458-511, qui pourrait se réduire à 470-482.

S. Lancel, *Saint Augustin et les donatistes dans les nouveaux sermons Dolbeau* (p. 201-219), détermine l'apport des sermons d'Augustin découverts par F. Dolbeau en 1990 à l'histoire de la lutte de l'évêque contre les donatistes. À les lire on mesure mieux la place qu'a occupée cette lutte dans sa prédication au peuple. Ils permettent aussi d'en préciser le déroulement chronologique et donnent des informations intéressantes sur des événements que l'on situait mal, comme l'embuscade des circoncellions à laquelle saint Augustin échappa en 403. Son action dans le combat contre l'arianisme est mise en valeur par G. M. Vian, *Ariani d'Africa* (p. 241-254), qui retrace l'histoire de cette hérésie en Afrique dans le sillage de P. Courcelle. Il parcourt tout d'abord les étapes de son implantation et de la persécution violente des catholiques, depuis l'arrivée de Maximinus, au début du V^{e} siècle, jusqu'au triomphe de Bélisaire sur les Vandales un bon siècle plus tard. Il livre ensuite un aperçu rapide du débat théologique, inséparable des événements, et des œuvres littéraires qu'il a produites. Le nombre et la qualité de celles qui ont vu le jour dans le camp de l'orthodoxie s'expliquent, selon lui, par l'exemple prestigieux de saint Augustin.

Ces études sérieuses et riches, dues à d'éminents spécialistes, auraient eu intérêt à être mieux coordonnées : des index des œuvres étudiées, des passages cités et des principales notions eussent été bienvenus.

Simone Deléani.

Yasmina Foehr-Janssens et Emmanuelle Métry (éd.) : *La Fortune. Thèmes, représentations, discours* (Recherches et Rencontres, 19) : Genève, Droz, 2003, 223 pages, 16 figures.

« Ensi Fortune se desguise » : à la suite du *Roman de la Rose* (v. 6133), ce recueil collectif, issu d'un séminaire tenu à l'Université de Genève, pose à nouveau tous les problèmes, sémantiques, idéologiques, artistiques, que la mouvante notion de *fortuna* n'en finit pas de susciter. Aussi bien la bibliographie, antique ou médiévale, est-elle inépuisable.

Les onze articles ici réunis, classés dans l'ordre chronologique, tentent de faire le point sur cette figure instable, depuis l'Antiquité jusqu'à la Renaissance : est-elle Chance ou Hasard, ou simple formule creuse ? quels sont ses rapports au Destin, *Fatum* stoïcisant, ou à la Providence chrétienne ? Après l'introduction, due à Y. Foehr-Janssens et E. Métry, deux études présentent le dossier antique : celle de N. Hecquet-Noti, essentiellement littéraire, suit la Fortune chez les écrivains latins, des origines à Lactance et Augustin. En théologien, maniant volontiers le paradoxe, E. Norelli mène à bien une improbable comparaison entre les Actes apocryphes des Apôtres et les *Métamorphoses* d'Apulée.

Le Moyen Âge se taille la part du lion, à partir de Boèce, dont la *Consolation de Philosophie*, analysée par E. Métry, est l'œuvre de référence, guide constant du lecteur d'aujourd'hui. Roman antique, avec Apulée, *Roman de la Rose* (Chr. Lucken) ou *Roman de Fauvel*, théorie du récit romanesque à la Renaissance (J. Lecointe) ; *Anticlaudianus* d'Alain de Lille, dont Y. Foehr-Janssens étudie « la maison de Fortune » ; Adam de la Halle ou Alain Chartier, à travers qui J.-C. Mühletahler suit la « Démythification de la déesse », représentent le volet littéraire du recueil. De l'histoire des idées relèvent les contributions majeures de J.-L. Rey, qui étudie « Tyché et Pronoia », la part respective de Fortune et de Providence dans une historiographie byzantine ancienne encore singulièrement proche de ses modèles classiques ; et de J.-Y. Tilliette qui s'interroge sur une « éclipse de la Fortune dans le Haut Moyen Âge », sous l'influence de la pensée augustinienne. L'histoire de l'art est illustrée par J. Wirth qui, à travers seize figures, commente « l'iconographie médiévale de la roue de Fortune ». Telle est aussi la belle enluminure (manuscrit de *Renart le Nouvel*, à la BNF), qui orne la couverture.

Sous la figure tutélaire de Boèce, ce recueil, muni de deux index, *nominum* et des manuscrits, intéressera au premier chef les médiévistes. Le latiniste classique n'y trouvera pas moins matière à réflexions, tant la survie des thèmes antiques est évidente dans la littérature, la pensée, l'art de notre monde occidental.

Caroline Février.

L'Iliade, épopée du XII^e siècle sur la guerre de Troie. Traduction et notes sous la direction de Francine Mora, introduction de Jean-Yves Tilliette : Turnhout, Brepols, 2003 (coll. Miroir du Moyen Âge), 358 pages.

Cette œuvre collective (les traducteurs-annotateurs sont au nombre de dix) suscite d'entrée de jeu l'admiration, quand on considère son élégance d'une part, et la complexité du texte de l'autre. Malgré l'absence surprenante du nom de l'auteur sur la page de couverture, cette *Iliade* est celle qu'a rédigée entre 1183 et 1190 le clerc anglais Joseph d'Exeter, neveu de l'archevêque Baudouin de Cantorbéry, auquel l'œuvre est dédiée. Elle tranche avec la tradition antérieure de la « matière de Troie », tant sur le plan littéraire que sur celui de la vision du monde qui s'y exprime. Sa filiation avec les quatre textes antiques conservés est utilement exposée

dans l'introduction par Jean-Yves Tilliette ; il s'agit d'abord d'un poème du Ier siècle après J.-C., l'*Ilias latina*, qui a circulé au Moyen Âge sous le nom d'*Homerus latinus* ; de l'*Ephemeris belli Troiani*, traduction latine (IVe s.) d'un original grec qui se donne comme le « journal » d'un combattant de la guerre de Troie, nommé Dictys ; de *l'Historia de excidio Troiae* de Darès le Phrygien (V/VIe s. ?), elle aussi supposée écrite par un combattant troyen ; enfin de l'*Excidium Troiae*, compilation anonyme traduite du grec au VIe s. C'est là pour l'essentiel ce que lisait l'Occident latin avant que le texte authentique d'Homère n'y ressurgisse en 1453 depuis Byzance. L'œuvre de Joseph, qui se présente comme la réécriture de Darès le Phrygien, puisque le premier livre s'intitule *Frigii Daretis Yliados liber primus de prima Pergamorum euersione*, arrive à l'époque de la mode des romans antiques, tant en latin qu'en vernaculaire : quelques années avant l'*Iliade*, Benoît de Sainte-Maure composait le *Roman de Troie* en plus de 30000 octosyllabes. Jean-Yves Tilliette propose précisément de voir dans l'œuvre de Joseph une réplique pessimiste, désanchantée, à la vision passablement simpliste, didactique et édifiante de Benoît, lequel avait pour visée de faciliter l'identification d'un public de chevaliers avec les héros antiques. Cet axe de lecture comparatiste est fort stimulant, en particulier parce qu'il montre par là que le conservatisme n'est pas du côté de l'œuvre latine. Celle-ci s'inscrit d'ailleurs dans le prestigieux milieu de la cour du comte de Champagne Henri le Libéral (1152-1181) et de son épouse Marie, fille du roi Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine ; c'est dans ce même milieu que Gautier de Châtillon écrit son *Alexandréide*, offerte à Guillaume aux Blanches Mains, frère du comte.

La subtilité de la pensée de Joseph passe souvent par une certaine obscurité d'expression, produit à la fois de l'érudition antique et d'une réflexion désabusée qui s'exprime par un réseau dense de jeux intertextuels, de citations plus ou moins camouflées, et d'expressions contournées ; tout ceci fait de lui, selon l'expression de J.-Y. Tilliette, l'équivalent médiéval d'un Stace ou d'un Perse. Dès *l'incipit*, emprunté à Juvénal, cette grande composition épique est tirée du côté de la satire, où les mots sont rarement univoques. Aussi faut-il d'autant plus admirer cette traduction, la première en langue française, qui réussit la gageure d'être à la fois au plus près du texte et au plus près du sens, et de présenter, grâce au talent des traducteurs eux-mêmes et à celui de F. Mora, qui l'a revue, une parfaite homogénéité stylistique, bien que les membres de l'équipe aient en grande partie travaillé indépendamment les uns des autres. Avec l'annotation sobre mais efficace qui la complète, elle met enfin ce monument médiéval à la portée de tous.

Monique Goullet.

The Cambridge Companion to Medieval Women's Writing, ed. by C. Dinshaw and D. Wallace : Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 289 pages, 1 bibliographie classée, 1 index.

En dépit du titre du recueil, il ne faut pas s'attendre à y trouver une abondante moisson d'écrits féminins médiévaux. Il est révélateur que l'illustration de la page de couverture représente Marie de Magdala en train non d'écrire ou même de dicter mais de prêcher ; et cette occupation elle-même est extraordinaire pour une femme au Moyen Âge. Les deux éditeurs ont bien du mal à montrer, dans leur introduction, le lien de la plupart des contributions avec le sujet annoncé. Toute la première partie — soit le tiers du recueil — est consacrée à des analyses du statut social des grandes catégories féminines, fillettes (D. T. Kline), vierges (R. Evans), épouses

(D. Elliott), veuves (B. A. Hanawalt), complétées par une étude plus inattendue sur les relations, amicales ou amoureuses, entre femmes (K. Lochrie). Tout ceci constitue un cadre préalable destiné à situer l'écriture féminine dans son contexte socio-culturel. Ce n'est que dans la seconde partie qu'est posé le problème fondamental : y a-t-il eu des auteurs féminins au Moyen Âge (J. Summit : *Women and autorship*) ? Pour répondre affirmativement, il faut élargir considérablement la définition du terme « auteur », car la première œuvre attribuée avec certitude à une femme date de la fin du XIV^e^ siècle (la *Revelation of Love* de Julian de Norwich). D'abord le mot « auteur », pour les lettrés du Moyen Âge, ne peut s'appliquer qu'à des auteurs anciens reconnus, des *auctores* (on aurait aimé une explication remontant à l'étymologie latine du terme). Mais surtout, si l'on tient compte du fait que nombre d'écrits circulaient sans nom d'auteur ou sous un pseudonyme et que beaucoup étaient des ouvrages collectifs, on peut inclure dans la liste des écrits féminins quantité de livres qui, sans être signés d'un nom de femme, laissent deviner une parole de femme. En élargissant encore le sujet, les articles du recueil s'intéressent de façon générale aux relations entre les femmes et la textualité : les femmes patronnent des écrivains, comme la fameuse Aliénor d'Aquitaine, que l'on considère comme la dédicataire du *Roman de Troyes*, ou sa fille Marie de Champagne, qui inspira Chrétien de Troyes. Les femmes pouvaient également influer sur l'écriture en tant que lectrices, car non seulement elles lisaient certains ouvrages utilitaires ou pieux, mais certains ouvrages leur étaient spécialement destinés, en particulier romans et poésies en langue vernaculaire : ce sont elles qui favorisèrent l'essor de celle-ci en tant que langue littéraire, dans la mesure où elles n'étaient pas censées lire le latin, réservé aux hommes, seuls bénéficiaires de l'enseignement scolastique. Le problème étant ainsi posé, le recueil poursuit par des études sur les différents modes de vie des femmes au Moyen Âge : recluse, dont la vie suscite récits et règles, mais rédigés par des hommes (C. Cannon : *Enclosure*) ; maîtresse de maison (S. Salih : *At home, out of the house*), « prêcheuse » ; mais le droit de prêcher était rarement accordé aux femmes ; d'où le succès auprès des femmes du mouvement Mollard, qui les admettait à la connaissance des Ecritures et leur permettait d'en discuter. En fait, dans la vie quotidienne, à l'église les femmes écoutaient des sermons misogynes, mais n'avaient guère l'occasion de jouer un rôle actif (A. Blamires : *Beneath the pulpit*).

Les femmes qui ont laissé des écrits au Moyen Âge sont très rares. La dernière partie du recueil trace un portrait des plus marquantes d'entre elles. Fort peu ont écrit des œuvres littéraires. A côté d'études sur les mystiques (N. Watson : *Julian of Norwich*, C. Dinshaw : *Margery Kempe*, A. Barratt : *Continental women mystics and English readers*), on trouvera d'intéressantes analyses des œuvres de Marie de France (R. L. Krueger) et de Christine de Pisan, dont l'importance et l'originalité sont particulièrement mises en valeur (D. F. Hult : *The* Roman de la Rose, *Christine de Pizan, and the* Querelle des femmes). Mais il y a aussi des pages consacrées aux Lettres d'Héloïse (C. Baswell) ou au procès de Jeanne d'Arc (N. Margolis). On voit que, dans ce recueil anglo-saxon, les femmes originaires du continent se taillent la part du lion.

Au total, même si son contenu ne correspond pas exactement à ce qu'on attend du titre — et pour cause, puisqu'en fin de compte l'écriture féminine médiévale est rarissime —, ce recueil est extrêmement intéressant et nous fait appréhender la vie des femmes du Moyen Âge sous un aspect que nous connaissons généralement fort mal. On appréciera en outre la précieuse chronologie du début et la bibliographie complémentaire, qui clôt le recueil en nous invitant à approfondir chaque thème abordé.

Nicole Boëls-Janssen.

Notre-Dame de Paris. Un manifeste chrétien (1160-1230), Actes du Colloque organisé à l'Institut de France le vendredi 12 décembre 2003, édités par Michel Lemoine : Turnhout, Brepols, 2004, 152 pages.

Les « Rencontres médiévales européennes » en sont à leur quatrième édition. Trois volumes d'actes sont déjà parus avant celui-ci ; ils concernent la période centrale du Moyen Âge et réunissent des communications marquées du sceau du christianisme. La journée a été ouverte à six intervenants, fixés prioritairement sur Paris, son évêque Maurice de Sully, son école des Victorins. Après une réflexion introductive d'Alain Michel sur les rapports entre liturgie et théologie, Jean Longère livre une grosse étude de 45 pages sur le premier grand évêque de Paris, le prédicateur bâtisseur de Notre-Dame, Maurice de Sully. Prenant la suite de Pierre Lombard, Maurice, né en pays ligérien, a fait des études à Paris, ce qui lui a permis de devenir chanoine dans la capitale, archidiacre du Hurepoix, enfin évêque ; il le resta pendant trente-six ans, étant mort le 11 septembre 1196. On sait par Christian Gut, qui s'est toujours intéressé à ce prélat, qu'on a conservé de lui près de 400 actes ; cette fécondité, conforme aux besoins de cette époque riche en fondations, tranche avec la relative maigreur de la production des épiscopats antérieurs. J. Longère partage son exposé en trois parties : les relations avec les maisons religieuses (Saint-Denis, Sainte-Geneviève, Saint-Victor), la gestion du diocèse de Paris, l'activité de prédicateur et la rédaction de sermons. Pour une part, J. Longère est tributaire des éditions de textes existantes, et il faudra certainement revoir ce sujet quand tous les actes seront rassemblés. Il se sent plus à l'aise sur l'œuvre de la prédication (manuscrits, thèmes traités). Cette partie de l'exposé est la plus riche. Maurice de Sully est encore à l'honneur avec Alain Erlande-Brandenburg, qui fait le point des fouilles de Notre-Dame et précise certaines hypothèses. Les quelques illustrations, la discussion vive qui est rapportée donnent une grande richesse à ce bel exposé sur « Le grand dessein de Maurice de Sully ». L'auteur se refuse à séparer la conception archéologique de la liturgie et celle de la vie chrétienne. Le milieu parisien ecclésiastique bénéficie encore d'un flash d'Olivier Cullin sur la musique des Léonin et Pérotin, autour de la cathédrale de Paris.

Une riche seconde partie s'adresse aux Victorins. Ces chanoines réguliers, qui doivent leur fondation et leur essor à Guillaume de Champeaux, fascinent les chercheurs depuis quelques décennies. Colloques et publications se succèdent. Il y a deux ans, la puissante étude de Dominique Poirel a renouvelé de façon spectaculaire la connaissance d'Hugues de Saint-Victor. Michel Lemoine passe ici en revue rapidement les grands noms de cette abbaye-école parisienne, les abbés du lieu et les disciples. On devine qu'il y a la volonté d'oublier les paroles un peu sévères d'Abélard sur Guillaume, et de rétablir la juste liaison qui conduit d'Anselme de Laon à Hugues et Richard de Saint-Victor. Pour abonder dans ce sens, Françoise Gasparri délivre une présentation fouillée du *Microcosme* de Godefroid de Saint-Victor, contemporain de Maurice de Sully, poète et musicien, prédicateur, philosophe et théologien. Ce chanoine paraît un peu pâle à côté de ses illustres devanciers, mais ne mérite pas de discrédit. A travers son œuvre, on touche du doigt l'enseignement qui se donnait à Paris dans la seconde moitié du XII^e^ siècle. Un aspect original de cette étude repose sur les autographes de Godefroid.

Ce petit livre apporte une contribution intéressante à la connaissance du milieu chrétien parisien du XII^e^ siècle ; il s'ajoute à ce qui avait été fait et dit autour de Suger en 2000 (Rencontres 1, 2001, par D. Poirel). Deux hommes sortent enrichis de cette rencontre : Maurice de Sully et Godefroid de Saint-Victor.

Michel Parisse.